

« Notre Père qui es aux Cieux, que Ton Nom soit sanctifié »

Conférence de Carême donnée à Fréjus & à Saint-Raphaël le vendredi 23 février 2018

Cette année, le thème qui a été retenu pour ce Carême est la demande des apôtres à Jésus : « *Apprends-nous à prier* ». En effet, par le Carême, l'Église, qui est à la fois mère et maîtresse, nous demande de nous « remuer », si vous me permettez l'expression, et de nous remettre à la prière et même de l'intensifier. Et pour cela, quoi de plus excellent que la prière que Jésus Lui-même nous a apprise, le *Pater* (cf. Mt 6, 9-15) ? Nos parents nous ont appris à parler, Jésus nous apprend à prier, avec ses mots à Lui – et puisque ce sont les siens, nous pouvons être sûrs qu'ils toucheront davantage le Cœur de Dieu, parce qu'ils « sonnent juste » et « parlent » à Dieu.

C'est donc le *Notre Père* que nous méditerons tout au long de ce Carême. Et à propos de cette prière, pour les trouble-fêtes et autres rabat-joie qui s'étonneraient de trouver encore quelques chose à redire à ce « grand classique de la prière », qu'on a déjà pressé à fond et qu'il n'y a plus grand-chose à en tirer, je rétorquerai deux choses :

- D'abord, que la Parole de Dieu est insondable et que l'on n'aura jamais fini de méditer sur le sens et la profondeur de chacune des paroles de la sainte Bible (plus de 31.000 versets sont répertoriés dans les Saintes Écritures : nous avons matière !). Pour illustrer ce propos, j'aime rappeler cette petite anecdote de la vie de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus. Sœur Geneviève de Sainte-Thérèse raconte : « *L'ayant trouvée un jour dans sa cellule cousant avec activité, et cependant l'air profondément recueilli, je lui en demandai la cause : Je médite le Pater, me répondit-elle, c'est si doux d'appeler le bon Dieu : Notre Père* ». Si la petite Thérèse le méditait avec autant d'enthousiasme, c'est que nous pouvons en retirer la même joie spirituelle ;
- Ensuite, quand bien même on aurait déjà tout dit, il est toujours bon de se le ressouvenir, car la pédagogie consiste à répéter sans cesse, et le Bon Dieu comme l'Église et comme la liturgie sont tous trois de grands pédagogues qui ne se lassent jamais de répéter, espérant que l'enseignement à en tirer finira pas rentrer dans nos petites têtes !

Notons en effet que la parole de Dieu, nous dit Jésus Lui-même, est « *esprit et vie* » (Jn 6, 64) ; elle est aussi une nourriture pour notre âme : au démon qui Le tenta au désert, « *Jésus répondit : Il est écrit : "L'homme ne vivra pas de pain seulement, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu"* » (Mt 4, 4). En temps de Carême, l'Église nous incite à jeûner, certes, mais des nourritures terrestres uniquement, jamais des nourritures célestes ! Au contraire, il nous faut être « gourmands » de la nourriture que Dieu nous donne : sa Parole, son Corps (l'Eucharistie) et l'accomplissement de sa volonté, les

trois nourritures de l'âme. Le Carême est un temps propice pour ces « prescriptions alimentaires spirituelles » !

Mettons-nous alors à l'œuvre en nous nourrissant des mots que Jésus a choisis pour s'adresser à Dieu et qui contiennent tout ce qu'il nous faut demander à Dieu, qui résument tout notre catéchisme, tout ce que nous devons attendre de Dieu. Et pour commencer, je voudrais m'arrêter sur les deux premiers mots, d'une richesse inépuisable.

Père

Ces simples mots, « *Notre Père* », constituent une admirable synthèse de notre religion et contiennent toute l'histoire de la Rédemption. À eux seuls ils suffisent à définir notre relation avec Dieu : il est notre Père. Dans quelle autre religion ce rapport avec Dieu est-il aussi privilégié ? Les Musulmans se considèrent comme ses esclaves ; les Juifs comme son peuple élu et libre mais qui a l'interdiction de prononcer le nom du Seigneur (YHWH). Le Christ, Lui, vient nous révéler que Dieu désire une **relation personnelle et paternelle** avec chacun de nous, Il vient nous révéler à la fois son Nom et son Image.

Comme le remarquait le pape Benoît XVI, la grande consolation contenue dans le mot « père » n'est cependant pas aussi évidente pour l'homme d'aujourd'hui, car « *l'expérience du père est souvent : soit totalement absente, soit obscurcie par la défaillance des pères* ». Et la crise de la paternité est liée à une crise de l'identité masculine ; à ce propos, je recommande d'ailleurs vivement les « sessions de virilisation » organisées dans le diocèse et soutenues par notre Évêque pour redécouvrir notre identité masculine ou féminine (les sessions existent également pour les dames), bref ce que Dieu attend de nous, chacun à notre place.

Jésus nous révèle donc que Dieu est pour nous un Père, et cela pour trois raisons :

- D'abord, Dieu est notre Père en tant qu'il est notre **Créateur** : parce qu'Il nous a créés, nous lui appartenons. L'être en tant que tel vient de lui, il est donc bon et il est une participation de Dieu, et cela vaut tout particulièrement pour l'homme ; en effet, comme l'on dit qu'un artiste est le « père de son œuvre », d'autant plus si celle-ci est réussie, combien plus le Créateur l'est-Il envers ses créatures, à qui Il communique la vie – et même sa propre vie ! (la grâce). Chaque homme est individuellement et comme tel voulu et aimé de Dieu, lequel nous connaît chacun personnellement ;
- Ensuite parce qu'Il prend soin de ses créatures dans le gouvernement de tout l'univers : la **Providence**. Lui qui nourrit les oiseaux du ciel (*cf.* Mt 6,

26¹), ne prend-Il pas davantage soin de nous qui sommes créés « à son image et à sa ressemblance » (Gn 1, 27) ?

- Enfin parce qu’Il nous a **adoptés** : Il nous fait le don de son héritage. C’est ce que nous dit l’apôtre S. Paul : « *Parce que nous sommes ses fils, nous sommes ses héritiers* » (Rom. 8, 17), et : « *Vous n’avez pas reçu un esprit de servitude pour retomber dans la crainte, mais vous avez reçu un esprit d’adoption, qui nous fait crier : Abba, Père* » (Rom. 8, 15).

Non seulement Jésus nous a révélé le Père, mais en plus Il est l’admirable reflet de la figure de son Père, comme le dit le dicton : « *Tel père, tel fils* » ! Par le Fils, nous trouvons le Père, nous découvrons qui est Dieu et comment Il est : « *Celui qui m’a vu, a vu le Père* », dit Jésus lors de la Cène à Philippe, qui avait demandé : « *Montre-nous le Père* » (Jn 14, 8-9). Seigneur, montre-nous le Père, répétons-nous sans cesse à Jésus, et la réponse est encore et toujours le Fils. Par Lui, et seulement par Lui, nous apprenons à connaître le Père.

Si nous sommes ses enfants, nous avons par conséquent des devoirs envers Dieu notre père :

- le 4^{ème} Commandement nous demande en effet d’**honorer** nos parents : nous devons donc honneur à Dieu (comme notre père, et à l’Église comme notre mère) : par la louange (la prière) et en devenant des Saints (le meilleur honneur que l’on puisse rendre à nos parents car la gloire des enfants rejaillit sur leurs parents). Notons que l’honneur que l’on rend à Dieu se mesure à la pureté de notre cœur, comme il est dit en Isaïe : « *Ce peuple m’honore des lèvres, mais son cœur est loin de moi* » (Is. 29, 13), voilà pourquoi le Carême est l’occasion de purifier notre prière en purifiant notre cœur, par une bonne confession bien sûr ;
- par la vertu d’**obéissance**, selon ce que dit S. Paul : « *Nos pères selon la chair nous ont corrigés et nous les respectons ; à combien plus forte raison devons-nous nous soumettre au Père des esprits* » (Hb 12, 9). Notre propre obéissance est fondée sur l’exemple-même du Christ. « *Lui, le vrai Fils de Dieu, dit encore S. Paul (Phil. 2, 8), s’est fait obéissant à son Père jusqu’à la mort* ».

La grande différence avec la filiation naturelle, c’est que la filiation spirituelle est un concept dynamique : nous ne sommes pas encore de manière achevée des fils de Dieu, mais nous devons le devenir de plus en plus à travers notre communion de plus en plus profonde avec Jésus. Être fils, c’est suivre le Christ. Dès lors est dépassée la folie de la trompeuse émancipation qui se trouvait au début de l’histoire du péché de l’humanité, car en écoutant la parole du serpent, Adam veut devenir lui-même Dieu et se passer de Dieu. Être fils ne signifie donc pas être dépendant, mais se tenir dans la relation d’amour qui porte l’existence humaine en lui donnant sa grandeur et son sens.

¹ « *Regardez les oiseaux du ciel : ils ne sèment ni ne moissonnent, et ils n’amassent rien dans des greniers ; et votre Père céleste les nourrit. Ne valez-vous pas beaucoup plus qu’eux ?* »

Puisque Dieu est notre Père, Il nous éduque (souvenez-vous qu'un père doit à la fois nourrir, protéger et éduquer son fils). C'est, des trois de ces devoirs parentaux, le plus douloureux pour nous ! À nous de savoir être patients lorsqu'Il nous corrige. « *Le Seigneur en effet châtie celui qu'il aime et il se complait en lui, comme un Père en son fils* » (Pv 3, 11). Et il est écrit dans l'Imitation de Jésus-Christ : « *J'ai deux manières de visiter ceux que j'ai choisis : l'épreuve et la joie. Je leur donne deux leçons tous les jours : l'une en les reprenant de leurs défauts, l'autre en les encourageant dans la vertu* » (III, 3, 5).

Vous savez que le mal est un grand mystère et beaucoup de nos contemporains en prennent prétexte pour refuser l'existence de Dieu : on ne l'entend que trop, « *Si votre Dieu existait, il n'y aurait pas autant de souffrances dans le monde* ». En fait, Dieu est si puissant qu'Il ne détruit pas le mal mais s'en sert pour en faire sortir un plus grand bien, c'est là tout son génie ! Chacune des souffrances que nous vivons et que Dieu permet nous sert toujours à grandir : Dieu ainsi nous élève (dans les deux sens d'éduquer et de re-hausser). On le voit bien d'ailleurs chez les enfants : ceux qui ont souffert sont plus vite matures que ceux qui vivent dans le tout-confort.

Dieu-Mère ?

Reste, pour finir, une question amusante (et qui ne manque pas d'intérêt) que se posait Benoît XVI dans son commentaire du *Pater* : Dieu, n'est-il pas aussi mère ? Pourrions-nous L'invoquer comme telle ? Dans la Bible, on note que l'amour que Dieu nous porte est comparé à celui d'une mère : « *De même qu'une mère console son enfant, moi-même je vous consolerais* » (Is. 66, 13) ; et : « *Est-ce qu'une femme peut oublier son petit enfant, ne pas chérir le fils de ses entrailles ? Quand bien même elle l'oublierait, moi je ne t'oublierai pas* » (Is. 49, 15). De même, le mot « miséricorde » en hébreu fait référence aux entrailles d'une mère.

Si dans le langage formé à partir de la corporéité de l'homme, l'amour de la mère semble inscrit dans l'image de Dieu, il n'en reste pas moins que Dieu n'est jamais qualifié de mère ni invoqué comme mère, que ce soit dans l'Ancien ou dans le Nouveau Testament. Dans la Bible, le mot « mère » n'est jamais un titre de Dieu. Pourquoi ? Nous ne pouvons que tâtonner dans notre tentative de compréhension. Bien sûr, Dieu n'est ni homme ni femme, étant précisément le créateur de l'homme et de la femme.

Les divinités-mères, dont le peuple d'Israël tout comme l'Église du Nouveau Testament étaient entourées, montrent une image de la relation entre la divinité et le monde contraire à l'image de Dieu contenue la Bible. Elles englobent toujours des conceptions panthéistes qui font disparaître la différence entre le Créateur et la créature. L'existence des choses et des hommes apparaît nécessairement, à partir de ce point de départ, comme une émanation du sein maternel de l'Être qui, entrant dans le temps, se concrétise dans la diversité des réalités existantes.

La mère renvoie donc à une notion englobante, indifférenciée, comme le fœtus qui ne fait qu'un avec le corps de sa mère. À l'inverse, remarque Benoît XVI, l'image du père était et reste toujours en mesure d'exprimer l'altérité du Créateur et de la

créature, la souveraineté de son acte créateur. C'est seulement en excluant les divinités-mères que l'Ancien Testament a pu mûrir son image de Dieu, qui est pure transcendance.

Même si nous ne pouvons pas fournir de justifications absolument convaincantes, la norme doit rester pour nous le langage de la prière de toute la Bible, et ce malgré les grandes images de l'amour maternel : le mot « mère » ne figure pas parmi les titres de Dieu, ce n'est donc pas un nom avec lequel nous pouvons nous adresser à Dieu. Ainsi nous prions comme Jésus nous l'a enseigné sur la base de l'Écriture Sainte, et non pas sur la base de notre inspiration ou de notre caprice ; c'est la seule façon de prier comme il faut.

Notre Père

Poursuivons notre analyse de la prière enseignée par Jésus. Avez-vous remarqué que nous disions « *Notre Père* » et jamais « *Mon Père qui es aux Cieux* », quand bien même nous prions seuls ? C'est que notre religion est éminemment sociale, nous ne sommes pas une créature isolée parlant à son Créateur (ce qui est déjà beau), mais les membres d'un même corps : le Corps mystique qu'est l'Église, selon la belle image parlante de S. Paul. L'ensemble des baptisés forment ensemble les membres du Corps mystique du Christ, dont Il est la tête.

Seul Jésus pouvait dire de plein-droit « *mon Père* », car lui seul est vraiment le Fils unique de Dieu, de même substance que le Père. Nous tous, par contre, devons dire « *notre Père* », parce que nous ne le sommes que par rapport à Jésus, grâce à qui nous sommes devenus les héritiers du Père. Seul le « nous » des disciples nous permet de nommer Dieu le Père, car c'est uniquement à travers la communion avec Jésus-Christ que nous devenons vraiment « fils de Dieu ».

À ce propos, d'ailleurs, l'évangile que nous lisons avant-hier à la Messe explicite la notion de famille de Jésus : sont appelés frères et sœurs de Jésus ceux qui accomplissent la volonté de Dieu le Père : ceux-là seuls ont droit au titre de « mère, frère et sœur ». « *La mère et les frères de Jésus vinrent le trouver, mais ils ne pouvaient pas arriver jusqu'à lui à cause de la foule. On le lui fit savoir : "Ta mère et tes frères sont là dehors, qui veulent te voir". Il leur répondit : "Ma mère et mes frères sont ceux qui écoutent la parole de Dieu et la mettent en pratique" »* (Lc 8, 19-21). Quelle chance d'être de sa famille, d'avoir un lien si fort avec lui ! Le Christ crée un nouveau lien, encore plus profond : il s'agit non plus d'une relation de sang mais d'une relation spirituelle. Le sang procure une vie périssable, l'Esprit une vie impérissable. Voici donc l'héritage que nous recevons et qui nous fait enfants de Dieu, fils dans le Fils. Dans le Fils parce que nous vivons alors de l'Esprit de Jésus. Nous participons avec lui, en lui de sa relation filiale. Il instaure ainsi la famille des enfants de Dieu. La réponse du Christ que nous lisons dans l'Évangile n'est donc pas un mépris pour les siens. Le statut d'être frères et sœurs dans l'Esprit est encore plus grand que d'être frères et sœurs de sang, puisque nous sommes alors fils du Père de Jésus, notre Père du Ciel.

Lorsque Jésus nous apprend à dire « *Notre Père* », Il s'inclue d'ailleurs Lui-même, Lui qui est le premier-né, vrai Fils de Dieu par nature, alors que nous, nous ne le sommes « que » par adoption (c'est déjà immense !). En priant le *Notre Père*, donc, nous prions réellement « en Église », et d'ailleurs nous parlons au nom de toute l'Église et pour le bien de toute l'Église : « *donne-nous, pardonne-nous, ne nous laisse pas...* ». Ce n'est pas une prière égoïste que nous formulons, mais au contraire une « prière pour tous », une prière qui profite à tous.

En passant, je voudrais rappeler que ce n'est pas un mal de prier pour soi. J'ai certains fidèles qui me disent : « *Je n'arrive pas à prier pour moi* ». C'est un tort, car nous sommes responsables en priorité de notre propre salut, et qu'il nous faut demander des grâces pour y arriver, sauf si vous avez la prétention d'y arriver seuls. Vous connaissez tous le dicton : « *Charité bien ordonnée commence par soi-même* » ; aussi étonnant que cela puisse paraître, il s'applique également à la vie spirituelle, dans le sens où nous devons nous souhaiter du bien, je parle bien sûr du Bien infini qui est Dieu. Voilà pourquoi nous devons demander des grâces pour nous-mêmes, puis pour les autres.

Je reviens au *Notre Père* : si Dieu est notre Père à tous, les autres hommes sont donc nos frères : quelle leçon pour nous ! Nous le disons souvent, et pourtant, le vivons-nous vraiment ? Voilà un point sur lequel nous devons chaque année méditer longuement en Carême et prendre de bonnes résolutions, car c'est l'un des péchés les plus récurrents et qui blessent le plus le Cœur de Dieu : les manquements à la charité fraternelle. « *Qui n'aime pas son frère qu'il voit, dit avec beaucoup de bon sens S. Jean (1 Jn 4, 20), comment peut-il aimer Dieu qu'il ne voit pas ?* » Et le Carême est propice à nous faire grandir en charité, notamment par la pratique de l'aumône qui, avec la prière et le jeûne, constituent nos trois efforts classiques de Carême.

Avec le mot « notre », nous proclamons notre adhésion à toute l'Église vivante, dans laquelle le Seigneur voulait réunir sa nouvelle famille. Ainsi le *Notre Père* est-il à la fois une prière très personnelle et pleinement ecclésiale. En disant le *Notre Père*, nous prions chacun de tout notre cœur, mais nous prions en même temps en communion avec la famille de Dieu, avec les vivants et les morts, avec les hommes de toutes conditions, de toutes les cultures et de tous les pays.

Cela nous conduit tout droit au dogme si consolant de **la Communion des Saints**, qui nous fait tous participer : membres de l'Église triomphante au Ciel (les Saints), membres de l'Église souffrante au Purgatoire (les âmes du Purgatoire) et membres de l'Église militante sur terre (nous autres), nous participons tous aux mérites des uns et des autres qui sont mis en commun pour le bien spirituel de tous, à commencer par les mérites sans limite de Jésus-Christ et ensuite de la Vierge Marie, puis de tous les saints. Ce dogme est très réconfortant dans notre vie spirituelle : nous ne sommes jamais seuls mais membres d'une même et belle famille.

Qui es aux Cieux

Avançons. Le fils doit imiter son père. En nous rappelant que le lieu propre du Bon Dieu, c'est de demeurer au Ciel, nous nous habituons dès ici-bas à vivre au Ciel par la prière. Nous ne pouvons bien sûr pas être tout le long du jour en prière, vous n'êtes pas des carmes ni des carmélites ! En revanche, nous pouvons vivre en esprit de prière toute la journée, c'est-à-dire demeurer unis à Jésus dans nos actions journalières. « *Notre demeure à nous est dans les cieux* » dit S. Paul (Phil. 1, 20) ; et aussi : « *Cherchez les choses d'en haut, là où est le Christ* » (Col. 3, 1).

L'évangile du dimanche précédant le Mercredi des Cendres (la Quinquagésime) nous mettait en présence de Jésus nous prenant par la main en nous disant : « *Montons à Jérusalem* » (Mt 20, 18) ; c'est que, en effet, pour trouver Dieu il faut monter (ou descendre, au fond de notre cœur), et nous voyons bien dans les Évangiles qu'à chaque fois que Jésus veut parler à Dieu son Père, il se retire en haut d'une montagne, seul.

À Celui qui est dans les cieux en effet, nous ne devons demander que les choses célestes. Voilà pourquoi la prière du matin et celle du soir est capitale pour le chrétien, parce qu'elles lui permettent de commencer et de terminer chaque journée sous le regard et la protection de Dieu, en Lui demandant d'habiter nos journées, de partager notre temps, de vivre à nos côtés tout simplement.

On aime naturellement être avec un ami, même si l'on n'a pas grand'chose à lui dire. Avec le Bon Dieu, c'est pareil : nous n'avons pas toujours sujet de lui parler (objet de la prière proprement dite), mais sa présence est douce et apaisante. Rappelez-vous ce que disait sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus peu avant de mourir : « *Je ne vois pas bien ce que j'aurai de plus au Ciel ; je verrai le Bon Dieu, c'est vrai, mais pour être avec Lui, j'y suis déjà tout-à-fait sur la terre* ». Les saints sont les familiers de Jésus.

J'aimerais insister sur ce point : Dieu a beau vivre dans les cieux, Il n'en est pas plus éloigné de nous. Dans les autres religions, Dieu est davantage vu comme transcendant, qui nous dépasse infiniment (et cela est entièrement juste) mais Il s'est incarné pour se faire proche de nous. Il se plaît à vivre parmi les hommes parce que précisément ils sont ses enfants chéris.

« *Dieu n'abandonne jamais ses amis* » (Ps. 36, 28). Il habite les saints par la foi : « *Le Christ habite dans vos cœurs par la foi* », dit S. Paul (Éph. 3, 17) ; et également par la charité : « *Si quelqu'un m'aime, déclare le Seigneur (Jn 14, 23), il gardera ma parole, et nous viendrons à lui, et nous ferons en lui notre demeure* ». « *Celui en effet qui demeure dans la charité, dit S. Jean (1 Jn 4, 16), demeure en Dieu et Dieu en lui* ». Dieu demeure enfin dans nos âmes par l'accomplissement de ses commandements.

Le fait que Dieu demeure au ciel nous montre, non pas qu'Il y soit renfermé, ce qui est impossible : « *Voici que les cieux et les cieux des cieux ne peuvent vous contenir* » (2 Rois 18, 27), mais cela prouve la « hauteur de vue » qu'Il a sur nos demandes, et sa toute-puissance de les réaliser (ou non, en fonction du bien que l'on peut en tirer, et

dont Il est meilleur juge). On voit davantage d'un lieu élevé ; du haut du Ciel, le Bon Dieu voit mieux que nous ce qui est bon pour nous. C'est toujours avec du recul que l'on se dit que Dieu avait raison d'agir comme il l'a fait avec nous.

Par ces mots : *Notre Père*, nous nous rappelons que, bien qu'ayant chacun des pères terrestres différents, nous provenons cependant tous d'un seul et même Père céleste, qui est la mesure et l'origine de toute paternité. « *Frères, je tombe à genoux devant le Père, qui est la source de toute paternité au ciel et sur la terre* » dit saint Paul (Éph. 3, 14). Et en arrière-fond, nous entendons la parole du Seigneur : « *Ne donnez à personne sur terre le nom de père, car vous n'avez qu'un seul Père, celui qui est aux cieux* » (Mt 23, 9).

La paternité de Dieu est plus réelle encore que la paternité humaine, parce qu'en définitive nous tirons de Lui notre être ; parce que, éternellement, Il nous a pensés et voulus ; parce qu'Il nous fait don de la vraie maison paternelle, celle qui est éternelle. Et si la paternité terrestre sépare, la paternité céleste, quant à elle, réunit. Le mot « ciel » signifie donc cette autre dimension de la majesté de Dieu, dont nous sommes tous issus et vers laquelle nous devons tous retourner.

Ces paroles nous donnent enfin un triple motif de la confiance que l'on doit mettre dans notre prière s'adressant à Dieu, qui est la condition que pose Jésus pour être exaucé, selon ce qui est dit : « *Qu'il te soit fait selon ce que tu as cru* » (Mt 8, 13) :

- D'abord la **puissance** de Dieu pour nous exaucer : « *Crois-tu que je puisse faire cela ?* » (Mt 9, 28) ;
- Ensuite l'**amitié** de ce Dieu que nous invoquons. La distance « physique » (avec beaucoup de guillemets car Dieu est Esprit !) qui nous sépare signifie-t-elle que Dieu se désintéresse de nos détresses ? Au contraire, je vous le disais : Dieu veut nouer une relation privilégiée et personnelle avec chacun d'entre nous, vivre avec nous une intime familiarité qu'il est bon de se rappeler en entrant en Carême pour la vivre plus intensément ;
- Enfin la **convenance** de notre demande. Si nous avons un réel désir de la béatitude du ciel, alors nous aurons dès ici-bas une vie céleste, et nos demandes seront saintes parce que purifiées. « *La prière, a écrit Benoît XVI, est un chemin qui nous conduit progressivement à purifier nos désirs, à les corriger et à découvrir peu à peu ce qui nous fait vraiment défaut : Dieu et son Esprit* ».

Que Ton Nom soit sanctifié

Après l'interjection qui ouvre la prière pour nous rendre Dieu bienveillant et favorable, « *Notre Père* »², vient la première des sept demandes qui sont formulées. Par elle nous demandons que le Nom de Dieu soit proclamé (annoncé) et acclamé (loué), donc que ce Nom soit manifesté, qu'il soit connu et tenu pour saint.

² « *Quiconque demande reçoit, celui qui cherche trouve, et l'on ouvre à celui qui frappe. Quel est parmi vous le père qui donnera une pierre à son fils, s'il lui demande du pain ?* » (Lc 11, 10-11).

Deux remarques préalables, un peu techniques mais essentielles pour mieux pénétrer cette première demande :

- Il faut savoir que dans la culture hébraïque, lorsque l'on veut mettre quelque chose en commun à toute une liste, on commence par donner la liste et on finit par ce qui est commun ; en français, c'est exactement l'inverse. C'est pourquoi, une traduction moins littérale du texte aurait pu donner : « *Sur la terre comme au ciel, que Ton Nom soit sanctifié, que Ton règne vienne et que Ta volonté soit faite* ». « *Sur la terre comme au ciel* » concerne donc les trois premières demandes du *Notre Père* ;
- La seconde remarque est plus importante encore : il s'agit de grammaire, et vous allez comprendre combien il importe ici d'être précis si l'on veut bien prier comme Jésus nous y invite. Lorsque nous lisons « *Que Ton Nom soit sanctifié* », il s'agit bien d'une forme passive. La question se pose de savoir quel est le complément d'agent : qui en effet peut sanctifier le nom de Dieu ? Évidemment, ce n'est pas nous qui pouvons apporter quoi que ce soit à la sainteté du Nom de Dieu. En fait, c'est Dieu lui-même qui est l'agent principal des trois demandes. Elles pourraient alors être traduites de la façon suivante : « *Viens manifester la sainteté et la gloire de Ton Nom en nous, fais venir Ton règne que nous espérons tant depuis l'Ascension de Ton Fils, fais-nous connaître Ta volonté pour qu'avec Ton Esprit, nous puissions l'accomplir* ». Voilà qui nourrit véritablement notre prière en nous faisant pénétrer je dirais « l'esprit » de la prière enseignée par le Christ.

Je cite le Frère Max Thurian, de Taizé, qui commente remarquablement bien cette première demande du *Pater* : « *Ensemble, les chrétiens invoquent leur Père commun afin que son Nom soit sanctifié : que sur toute la terre et de plus en plus les hommes se rappellent que Dieu est leur souverain Seigneur. Par cette invocation commune, les chrétiens expriment leur attente que le monde croie et glorifie le Créateur et le Sauveur. Ils s'engagent dans l'évangélisation du monde et situent l'Église par rapport à cette évangélisation. À quoi leur servirait-il d'être chrétiens s'ils oublieraient le salut des autres hommes ? Ils ne peuvent accepter que l'Évangile ne soit que pour eux seuls, ils veulent entraîner le monde avec eux à la suite du Christ. Dans la perspective de conversion universelle exprimée par cette intention, combien leurs divisions doivent leur paraître mesquines ! Que de temps perdu à se regarder vivre, avec tous les problèmes internes de la division et de la polémique, alors que le monde entier attend la révélation des enfants de Dieu. La prière pour la sanctification du Nom de Dieu polarise toutes les énergies du Corps du Christ et les oriente vers un monde qui attend le rayonnement de la charité active des chrétiens* ». Voilà un beau texte à méditer durant ce Carême !

Le Nom de Dieu est, comme nous le chantons dans la liturgie, « trois fois saint » parce qu'il est tout à la fois :

- Admirable : sa seule énonciation produit des miracles. Lors d'exorcismes, vous savez sans doute que les démons sont expulsés à la seule mention du nom de Jésus. C'est du reste ce qu'avait promis le Christ : « *En mon nom, ils*

- expulseront les démons, ils parleront des langues nouvelles, et s'ils boivent quelque poison mortel, il ne leur fera aucun mal* » (Mc 16, 17) ;
- Aimable : « *Il n'est sous le ciel, dit S. Pierre, aucun autre nom, parmi ceux qui ont été donnés aux hommes, qui puisse nous sauver* » (Act 4, 12) et « *Quiconque invoquera le nom du Seigneur sera sauvé* » (Rm 10, 13) ;
 - Vénéérable : l'Apôtre affirme en effet : « *Qu'au nom de Jésus tout genou fléchisse au ciel, sur la terre et dans les enfers : au ciel, dans le monde des Anges et des Bienheureux, sur la terre, chez les hommes vivant ici-bas, soit qu'ils désirent acquérir la gloire céleste, soit qu'ils craignent un châtement et veuillent l'éviter, et dans les enfers, dans le monde des damnés qui, eux, se prosternent avec effroi devant Jésus-Christ* » (Phil. 2, 10) ;
 - Inexprimable : aucune langue n'est capable d'en exprimer toute la richesse. Chez les Hébreux, il était formellement interdit de prononcer le saint Nom de Dieu selon le 3^e Commandement (« *Tu ne prononceras pas le nom de Yahvé ton Dieu en vain* »)³ ; avec le Christ, son titre est révélé : Il est Père, et son propre Nom à Lui, Jésus (« Sauveur », en hébreu), dit toute sa mission : sauver les hommes, sans que l'on puisse en saisir toute la profondeur, bien évidemment.

Sur la terre comme au Ciel

Contrairement à ce que l'on pourrait croire, la sanctification ou la glorification du Nom de Dieu ne passe pas seulement par des chants et des hymnes ou par des liturgies si belles et importantes soient-elles. Mais je reviendrai sur l'importance de la liturgie à la fin de cette intervention.

Pour nous en convaincre, relisons la note que donne la TOB : « *Le Nom de Dieu est un terme biblique traditionnel pour désigner respectueusement son être, surtout dans les textes cultuels. [D'ailleurs, par respect pour Dieu, on ne dit pas son nom car nommer Dieu, c'est presque avoir prise sur lui. Ceci redouble l'importance d'une véritable attitude intérieure pour pouvoir nommer Dieu « Père »]. Sanctifier le nom de Dieu ou son Nom est une expression classique dans la Bible et le judaïsme. Puisque Dieu est le Saint par excellence, l'expression du Notre Père ne peut signifier qu'on ajoute quoi que ce soit à sa sainteté ; mais elle indique qu'on reconnaît, qu'on manifeste ce qu'Il est, qu'on lui rend gloire* ».

La Bible et le judaïsme connaissent deux manières de sanctifier Dieu ou son Nom :

- D'une part, les légistes et les rabbins dans leurs exhortations invitent les fidèles à sanctifier Dieu concrètement par l'obéissance à ses commandements et non pas du bout des lèvres. « *Le Seigneur a dit : Parce que ce peuple est près de moi en paroles et me glorifie de ses lèvres, mais que son cœur est loin*

³ La Congrégation pour le Culte divin a demandé en 2009 que « *par respect pour le Nom de Dieu, pour la Tradition de l'Église, pour le Peuple juif, et pour des raisons philologiques, il ne faut plus prononcer le nom de Dieu en disant "Yahvé"* ». Elle demande donc la suppression de cette transcription du tétragramme dans les livres destinés à la liturgie (missel, lectionnaires, évangélaire).

de moi et que sa crainte n'est qu'un commandement humain, une leçon apprise, je vais quand même l'étonner par des merveilles et des prodiges » (Is 29, 13). Dans cette veine, on retrouve Jésus lui-même lorsque il critique certaines attitudes piétistes loin de toute vie concrète et responsable : « *Ce n'est pas en me disant : "Seigneur, Seigneur", qu'on entrera dans le Royaume des Cieux, mais c'est en faisant la volonté de mon Père qui est dans les cieux* » (Mt 7, 21) ;

- D'autre part, les prophètes dans leurs oracles sur le Salut à venir annoncent que Dieu va se sanctifier en se manifestant comme le juste Juge et le Sauveur aux yeux de toutes les nations : « *Comme un parfum d'apaisement, je vous accueillerai, quand je vous ferai sortir du milieu des peuples ; je vous rassemblerai des pays où vous êtes dispersés, je serai sanctifié par vous aux yeux des nations* » (Ez 20, 41) ; « *Je sanctifierai mon grand nom qui a été profané parmi les nations au milieu desquelles vous l'avez profané. Et les nations sauront que je suis Yahvé, oracle du Seigneur Yahvé, quand je ferai éclater ma sainteté, à votre sujet, sous leurs yeux* » (Ez 36, 23). Dans le Nouveau Testament et spécialement dans les Évangiles, la sainteté de Dieu s'exprime en termes de justice : « *Cherchez d'abord son Royaume et sa justice, et tout cela vous sera donné par surcroît* » (Mt 6, 33).

Nous pouvons désormais déployer la première demande du *Notre Père* sous ses deux dimensions attestées par l'Écriture.

« *Que Ton Nom soit sanctifié* » dans ma vie quotidienne

À chaque fois que nous accomplissons les commandements de Dieu, et en particulier le double commandement de l'amour de Dieu et de nos frères, Dieu est glorifié ou sanctifié. Autrement dit, nos bonnes actions chantent au plus haut point la gloire de Dieu.

Saint Irénée l'avait bien compris lorsqu'il écrivait vers l'an 170 cette phrase bien connue : « *La gloire de Dieu, c'est l'homme vivant et la vie de l'homme, c'est la vision de Dieu* ». Dieu veut trouver sa joie dans notre vie, Il veut trouver sa gloire dans notre quotidien.

C'est ainsi que saint Paul n'a pas peur de nous inviter à avoir les mêmes sentiments que ceux du Christ (Ph 2, 1-5). C'est en vivant comme le Christ et grâce à son Esprit que Dieu déploiera sa gloire en nous ainsi qu'il l'a fait en son Fils Jésus. Au fond, cette première demande du *Notre Père* nous rappelle que toute notre vie peut chanter la gloire de Dieu, que toute notre vie est prière. Les auteurs spirituels nous invitent pour cela à être fervents dans l'action et occupés dans la contemplation.

D'une certaine manière, nous pourrions dire que notre vie quotidienne est une véritable liturgie lorsqu'elle est digne de l'amour de Dieu. C'est le sens de la formidable formule de S. Paul en 1 Cor. 6, 20 : « *Glorifiez Dieu dans votre corps* ». Certes, la gloire de Dieu réside en Lui mais ici-bas, Il a voulu qu'elle soit manifestée à travers nous. Au fond, « *Que Ton Nom soit sanctifié* » exprime en particulier une autre demande : « *Donne-nous de vivre saintement* ». Méditer sur cette prière du *Notre Père* est

donc bien adaptée en ce Carême, où nous devons chercher particulièrement à nous sanctifier.

« *Que Ton Nom soit sanctifié* » au dernier Jour

C'est l'autre aspect de la sanctification du Nom de Dieu. Toutes nos liturgies expriment cette demande lorsque nous implorons Dieu qu'Il fasse venir le jour du Christ, le dernier jour, vers lequel nous tendons. C'est comme si nous disions au Seigneur : « *Ne tarde plus. C'en est trop de voir la misère, la maladie, les guerres. Viens ton jour de justice et de sainteté, qu'enfin plus aucune larme ne coule sur les visages* ».

Cette demande, comme les deux suivantes, a un caractère eschatologique. Car nous le savons, ce n'est qu'au retour définitif du Christ que la sainteté de Dieu sera complètement manifestée aux yeux du monde. Nos liturgies demandent sans cesse à Dieu le retour du Fils.

Enfin, entre la vie quotidienne et la liturgie de l'Eucharistie, il y a comme un va-et-vient. À chacune des messes que nous célébrons, nous apportons notre vie. Et alors nous demandons au Christ Lui-même de nous éclairer, comme Il l'a fait pour les disciples d'Emmaüs. Notre vie est alors nourrie de la miséricorde de Dieu, de sa Parole et du Pain de Vie. Puis, fortifiés et sanctifiés, nous rentrons chez nous vivre de ce que nous avons reçu, c'est-à-dire vivre saintement.

La liturgie a un vrai lien avec la sainteté de Dieu. C'est là que sa sainteté est exprimée et célébrée. C'est là que chacun reçoit force et nourriture, Parole de Dieu et Pain de Vie, pour que la sainteté de Dieu soit visible devant le monde entier par notre unité et notre charité. Profitons de ce Carême pour vivre davantage de la liturgie et de nous en nourrir plus.

La sainte liturgie glorifie le Nom de Dieu. Dès les débuts de l'Église se sont constitués des groupes d'hommes et de femmes pour chanter la gloire de Dieu. Cette louange liturgique se situe aussi bien dans la vie religieuse (régulière) : les moines et moniales d'abbaye, que dans la vie séculière : les chanoines de collégiale, dont l'apostolat est d'abord liturgique. En effet, avec notre Évêque, nous sommes persuadés de la **force évangélisatrice de la liturgie** (qui est l'expression de notre foi, ce n'est donc pas étonnant). D'ailleurs nous fêtons aujourd'hui l'anniversaire de décès de l'académicien Paul Claudel (1955), qui se convertit soudainement le jour de Noël 1886⁴, ébloui par la beauté du chant des Vêpres à la cathédrale Notre-Dame de Paris.

⁴ Cette année-là, le jour de Noël 1886, nous comptons trois grandes conversions : Paul Claudel donc, sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, qui sortira de l'enfance au retour de la Messe de Minuit, et le B^x Charles de Foucauld, dont la confession « forcée » ce jour-là va le transformer.

Sur la terre comme au ciel

N'oublions pas non plus que la sainteté de Dieu se manifeste aussi au Ciel. Ainsi comme, le chante la préface des Saints : « *Lorsque Tu couronnes leurs mérites, Tu couronnes Tes propres dons* ».

Mais il n'y a pas que les saints au Ciel, il y a tous ceux qui ont encore besoin de se laisser travailler par la miséricorde de Dieu pour consentir à être sauvés par lui et lui seul. Ce sont ceux qui sont au Purgatoire. Il ne faut pas avoir peur de ce mot. Le Purgatoire, c'est cette chance qui est donnée aux hommes de pouvoir se remettre totalement en Celui-là seul qui peut les sauver. C'est aussi une remarquable façon de chanter la gloire de Dieu que de le laisser opérer en nous son pardon pour nous faire entrer en son Paradis.

Croyons-nous que la sainteté est pour nous ou seulement pour les autres ?

Bien souvent, j'entends que la sainteté n'est pas possible ou encore que l'Évangile est un idéal inatteignable. Cela manifeste deux difficultés : l'une qui confond sainteté et perfection ; l'autre qui laisse entendre que le Christ, en nous demandant de prier pour que son Père sanctifie son nom dans nos vies, nous commande l'impossible.

À ces deux difficultés, il me faut donc apporter deux réponses. La sainteté, ce n'est pas la perfection. Croyez-vous que saint Augustin ou le bienheureux Charles de Foucauld et tous les saints étaient absolument parfaits ? Sûrement pas. Mais il y a deux choses qui les ont habité une fois leur conversion faite : ils n'ont jamais désespéré de Dieu qui espérait à son tour en eux-mêmes. Lorsque Dieu que vous aimez le plus et respectez le plus vous dit : « *Confiance, tu es meilleur que ce que tu penses, tu as du prix à mes yeux, je donne ma vie pour toi parce que tu le vauds bien* », au nom de quoi allez-vous dire que vous n'en êtes pas capable ? Auriez-vous moins d'espérance en vous que Dieu lui-même ? Ce serait un vrai péché.

L'autre caractéristique des saints est leur persévérance dans leur marche vers le Royaume de Dieu. L'humble persévérance est la marque de la sainteté. Dans le livre de Michée nous pouvons lire : « *Homme, voilà ce que l'on te demande : pratiquer la justice, faire la miséricorde et marcher humblement avec ton Dieu* ». La sainteté consiste à imiter Dieu et imiter ceux qui l'imitent, les saints. Et si nous tombons, si nous péchons, relevons-nous avec la grâce de Dieu. Et encore une fois, le temps du Carême est le temps privilégié pour nous laisser relever par Dieu. Savez-vous qu'il n'y a que les saints qui viennent se confesser ? Se confesser, c'est dire à Dieu que l'on préfère sa miséricorde à nos misères, c'est redire « oui » à notre baptême plutôt que de demeurer dans le péché.

Espérance et persévérance sont les deux marques de la sainteté. Et ce Carême arrive à point pour grandir dans ces deux vertus : voilà notre programme de Carême. C'est un temps favorable pour espérer : le Carême doit nous faire grandir dans l'intimité du Christ, nous Le faire désirer toujours plus (c'est du reste la définition de

la sainteté : l'amitié intime et désirée avec le Christ) pour en vivre toujours mieux ; et la persévérance dans nos efforts de Carême : la prière, le jeûne et l'aumône. Pour la prière, je vous rappelle d'ailleurs que notre Évêque nous a donné une orientation spéciale pour ce Carême 2018 : « *de prier et de jeûner, à l'occasion des états généraux de la Bioéthique qui se sont ouverts récemment, pour garantir le respect de la vocation séculaire de la médecine, et obtenir la conversion de ceux qui oublient que toute vie est un don de Dieu* »⁵. Je vous souhaite espérance et persévérance tout au long de ce Carême, et à tous un saint et fervent Carême ! Ainsi soit-il.

Chanoine Sébastien GOUPIL
Ordre de Saint Remi

⁵ Message de Carême de S.Exc. M^{gr} Rey du 18 février 2018.